

Notes d'actualité : l'intelligence de la femme : une conférence de G. Ferrero

Autor(en): **Bertrand, Jeanne / Ferrero, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de
l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **8 (1920)**

Heft 92

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-255824>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

C'est du même fâcheux esprit de décider sans le concours efficace des principales intéressées les questions qui les concernent que s'est inspirée également une des « Recommandations » adoptées par la Conférence et qui seront soumises à l'approbation des Etats : celle qui propose l'exclusion des femmes des industries employant du plomb, et leur admission à des conditions très sévères aux industries employant des composés de plomb ? Pourquoi donner de la sorte tout le poids d'une législation internationale à la déplorable, et disons le mot, égoïste, exclusion des femmes de la typographie par les syndicats de la profession, et cela juste au moment où cette exclusion a été battue en brèche en France par le Congrès de Nancy ?¹

Les cinq autres conventions adoptées à Washington concernent : a) la durée du travail dans l'industrie, qui a été fixée à 8 h. par jour dans une semaine de 48 h. avec certaines exceptions pour les pays d'Orient ; b) l'âge d'admission des enfants dans les fabriques : soit 14 ans, c) l'interdiction du travail de nuit aux jeunes gens de moins de 18 ans ; d) la question du chômage ; e) le travail des femmes enceintes. La Conférence a fixé à six semaines le repos obligatoire de la mère après la naissance de l'enfant ; auparavant, elle a le droit, sur certificat médical, de quitter le travail pendant six semaines sans risquer de perdre sa place. Cette disposition s'étend également aux femmes employées de commerce, et à toute mère, mariée ou non. Enfin la question des « primes d'allaitement » et de l'assurance maternelle fut beaucoup discutée, certains pays comme le Siam, la Chine ou l'Inde se la posant pour la première fois !

Tout ceci alors est évidemment fort bien, mais ne rachète en rien les graves fautes que nous signalons plus haut. C'est pourquoi il faut que nos Associations féministes veillent à la composition comme aux décisions des Conférences internationales du Travail qui, faisant suite à celle de Washington, se réuniront régulièrement une fois l'an. C'est là un programme dont l'importance ne peut échapper aux défenseurs des droits de la femme dans tous les domaines.

J. GUEYBAUD.

N. D. L. R. — Disons ici que la loi fédérale sur les fabriques, entrée en vigueur le 1^{er} Janvier 1920 contient une menace tout aussi sérieuse pour le droit au travail des femmes. L'art. 65, § 2, est en effet rédigé ainsi : « Le Conseil Fédéral désigne les branches de fabrication et les travaux auxquels il est interdit d'employer des femmes. »

Pour les femmes d'Arménie

A l'heure où les dépêches d'Alexandrie signalent de nouveau le massacre de 20,000 Arméniens, et où s'élève vers l'Europe un dernier cri d'agonie et de supplication, il faut lire les *Mémoires* de M^{me} Capdanian¹.

Plus poignantes que les documents officiels puisqu'elles ont été vécues, ces pages dressent devant notre conscience un formidable réquisitoire. « Toute joie est désormais interdite à la nation arménienne ! » s'écrie M^{me} Capdanian, et ces mots résonnent d'un bout à l'autre du livre, comme un cruel leitmotiv.

Femme d'un instituteur, mère de deux enfants et enceinte d'un troisième, la malheureuse héroïne, séparée de sa famille, est acheminée à travers l'Anatolie, avec un convoi des grandes déportations de 1915, prétextées par le refus des Arméniens de se convertir à l'islamisme.

Ce que fut ce voyage de plusieurs mois est un calvaire que

¹ M^{me} B. CAPDANIAN. — *Mémoires d'une déportée arménienne*. (M. Flinikowski, éditeur, Paris).

l'imagination européenne a peine à réaliser. Mais M^{me} Capdanian fait preuve d'une indomptable vaillance. Elle et ses infortunées compagnes, pillées, rançonnées, dépouillées, violées, par les Turcs et les Kurdes, doivent subir les pires traitements et les spectacles les plus révoltants. Mais elles sont dignes de leurs maris et de leurs frères abattus à la hache, noyés en masse, ou suppliciés de mille manières.

Et la fierté héréditaire ne désarme pas un seul instant ; « La justice est la seule chose que nous demandons au monde civilisé ! »

L'odyssée tragique de M^{me} Capdanian se termine à Alep, où elle accouche d'un fils, chez un vieil oncle miraculeusement retrouvé. Elle essaie alors de gagner sa vie, « en passant d'un « métier à l'autre, nourrice de nuit, institutrice, ouvrière, laitière. Il n'est point de besogne, si humble soit-elle, qui puisse déshonorer, tant que l'âme n'est pas asservie ! »

M^{me} Capdanian s'est fait l'éloquent porte-paroles des femmes d'Arménie. Tout commentaire paraîtrait froid et superflu, après son véhément appel.

Femmes de Suisse, femmes heureuses et privilégiées que nous sommes, ne pourrions-nous donc rien faire pour nos sœurs lointaines, pour tout un peuple qui agonise en tournant les yeux vers nous ?

H. PFEIFFER-MONNERAT.

NOTES D'ACTUALITÉ

L'intelligence de la femme

Une conférence de M^{me} G. Ferrero

Le jeudi 11 mars, le public genevois avait le privilège d'entendre M^{me} Ferrero parler de l'intelligence féminine.

Dès le début, la conférencière, qui parlait notre langue avec une aisance et une grâce parfaites, a fait prévoir à ses auditeurs qu'elle n'était pas aux côtés de celles de nos sœurs qui réclament l'égalité absolue entre les sexes. Leur intelligence étant toute différente de celle des hommes, dit-elle, les femmes ont intérêt à maintenir ces différences et à ne demander que les droits, charges ou prérogatives qui conviennent à leur état et qu'elles peuvent exercer mieux que les hommes. Tel est le point de départ et le thème de la causerie au cours de laquelle M^{me} Ferrero analyse avec pénétration et un réel esprit scientifique l'âme et les facultés féminines. Voici quelques-unes de ses affirmations : Les différences entre homme et femme sont qualitatives et non point quantitatives : l'intelligence de la femme est déterminée par la maternité. Celle-ci provoque un altruisme qui est une des nécessités de l'espèce. Cet altruisme, à son tour, provoque un état de « passionnalité » qui a toujours pour objet un être vivant. De la sorte, l'intelligence de la femme est toute portée vers la solution des problèmes concrets et des problèmes de joie et de douleur. Il suit de là que les questions abstraites ne l'intéressent pas, ou seulement par à coups ; tout le domaine du raisonnement et de la spéculation désintéressée lui est indifférent, sinon fermé. Et s'il lui arrive de se « passionner » pour une question de cet ordre, de se lancer dans des études philosophiques ou scientifiques et d'y réussir parfois d'une façon étonnante et originale, c'est sûrement parce qu'elle y est poussée, inconsciemment, le plus souvent, par une raison de sentiment, pour aider dans ses travaux un père, un mari, un frère, etc. La preuve, dit M^{me} Ferrero, c'est que la femme désire bien plus être

¹ N. D. L. R. — Cette même conférence avait été donnée la veille à Lausanne, à la salle Jean-Muret. — Nous tenons à relever ici, pour répondre aux regrets manifestés, tant par notre collaboratrice que par d'autres personnes, de ce qu'aucun leader du mouvement suffragiste n'ait assisté à Genève à la conférence de M^{me} Ferrero afin de pouvoir discuter avec elle, que cette conférence n'avait été annoncée que sous un titre beaucoup trop général pour que l'on puisse supposer qu'elle porterait sur les questions nous intéressant spécialement. A Lausanne, en revanche, elle avait été annoncée par la presse comme « conférence antisuffragiste », et plusieurs de nos amies s'y trouvaient, qui ont pris la parole pour combattre l'argumentation de M^{me} Ferrero.

une Egérie qu'une penseuse, et qu'elle veut avant tout mettre en valeur l'homme qu'elle aime. Ce qui n'a pas été sans rendre quelquefois de grands services à l'humanité.

La faculté qui prédomine chez la femme, c'est l'intuition, cette sorte d'intelligence rapide qui lui permet de se retourner dans la vie, d'être toujours prête à tous les événements, de s'adapter aux circonstances les plus douloureuses comme les plus imprévues, avec une prestesse, une élasticité impossibles à l'homme. Grâce à cette faculté qui procède par observation, par introspection, et, aidée par une mémoire excellente, par imitation de cas analogues observés dans le passé, la femme réussit mieux que l'homme dans l'usage, dans la pratique, et point dans la science. Cette faculté d'observation intuitive, aiguisée par la passion, devient si intense, que, dit Mme Ferrero, si l'homme a cinq sens, la femme en a cent.

Mais cet esprit d'observation, intimement lié à la richesse de son émotion, est limité au monde vivant, et ses résultats sont inégaux, intermittents. Son procédé de travail est imparfait, elle ne sait ni le corriger, ni le perfectionner, ni en connaître la valeur relative. L'intuition n'étant pas un raisonnement, la femme n'a pas d'enchaînement dans les idées, et son expression est souvent confuse. Il faut qu'elle comprenne et soit comprise au vol. Mais cette compréhension rapide peut embrasser les choses les plus disparates tant qu'elles sont utiles à ce qui fait l'objet de sa passion. Pour conclure : 1° L'énorme prépondérance de l'intuition donne à l'intelligence féminine un caractère spontané et intermittent qui fait que les femmes réussissent mieux dans la pratique, tandis que les hommes excellent dans la théorie. 2° Les qualités féminines sont irréductibles aux qualités masculines, et nous aurions tort de les vouloir réduire, puisque cette diversité a été voulue par la nature en vue d'une société plus complète et plus heureuse. ¹

Cette rapide analyse n'est qu'un pâle squelette de la causerie substantielle, imagée et passionnée de l'éminente conférencière. Cette critique de l'intelligence féminine, qu'elle a pratiquée en grande partie en s'analysant elle-même, est en soi un travail scientifique de valeur. Mme Ferrero, du reste, a de quoi tenir : elle est la fille du célèbre psychologue Lombroso. Et elle reste jusqu'au bout d'accord avec elle-même (plus ou moins consciemment, sans doute). Comme toutes les activités féminines, la sienne a une fin pratique. Mme Ferrero tend de toute son âme vers le bonheur de la femme, ce dont nous ne saurions la blâmer, mais elle le préconise d'une façon qui ne me semble pas très compatible avec nos obligations actuelles. Elle le voit, ce bonheur, dans notre fidélité à nos qualités essentielles, congénitales, et dans les satisfactions que nous devons éprouver à remplir nos devoirs traditionnels d'épouses et de mères (j'allais dire de matrones).

La causerie était suivie d'une discussion. Nous ne pouvons dire quel fut notre regret de ne voir dans la salle aucune de nos féministes militantes et compétentes pour entamer une discussion fructueuse. Il ne s'agissait certes pas de discuter la question du vote des femmes, c'eût été sortir du sujet de la conférence. Mais il eût été intéressant de voir signaler l'importance, la nécessité qu'il y a à faire entrer en jeu les compétences et les qualités propres à la femme dans toutes sortes de domaines d'où elle a été jusqu'ici exclue. Au lieu de cela, la discussion a dévié vers le suffrage, sans amener aucun résultat, mais cela a permis à la conférencière de nous faire un aveu significatif : sa qualité de juive, respectueuse de la tradition mosaïque, la porte tout naturellement à voir le domaine de la femme limité aux intérêts domestiques ² et à se reconnaître heureuse de cette limitation. « Les lois, dit-elle, n'ont pas été faites par les hommes contre leurs enfants et leurs épouses. » Mais que nous sommes loin de la tradition mosaïque ! Si les juifs maintiennent encore le mariage comme une loi sacrée, il en va bien autrement dans notre monde occidental. Le mariage et la maternité ne sont plus la seule fin, de la femme. La veuve n'est plus sous la tutelle et en même temps sous la protection du mâle héritier des prérogatives de la famille. Les femmes ont été lancées dans la lutte pour la vie. Elles doivent conquérir leur indépendance pécuniaire et morale. Elles cherchent le meilleur moyen d'y parvenir, et pour cela toutes les discussions seront utiles qui éclairciront la question de l'adaptation aux circonstances modernes des qualités proprement féminines.

¹ Finalité qui nous semble bien sujette à caution.

² Il faut avoir lu le remarquable roman de J.-R. Bloch « *El Cie* » pour se rendre compte de la force des traditions de famille chez les juifs.

Il faut donc savoir gré à Mme Ferrero de nous avoir donné un avant-goût du livre qui va bientôt paraître sous ce titre (sauf erreur) : *L'âme de la femme*. Espérons qu'il sera publié aussi en français et que nous en pourrions dire et discuter les conclusions.

JEANNE BERTRAND.

A NOS LECTEURS. — *L'abondance des matières nous oblige à remettre à notre prochain numéro la publication de notre étude en cours sur la vie et l'œuvre de Susan-B. Anthony.*

LETTRE DE VIENNE

Léopoldine KULKA

Les féministes autrichiennes ont subi au début de cette année une perte irréparable : Léopoldine Kulka, la présidente de « l'Association générale des Femmes autrichiennes » a été enlevée par la grippe à son inlassable activité, consacrée tout entière à répandre et à réaliser ses aspirations humanitaires. Le chagrin de ses amis a été encore plus grand lorsqu'ils ont appris que celle qu'ils pleurent aurait pu surmonter son mal, si son cœur avait été plus vigoureux. Ce cœur avait palpité jusqu'au dernier moment pour les faibles et les opprimés, il avait toujours été pénétré d'un amour fervent, d'un enthousiasme sans bornes pour la cause du droit, du progrès, de la liberté et de la perfectibilité humaine. A-t-il été usé par la lutte ? ou les souffrances indescriptibles que la guerre lui avait infligées lui avaient-elles enlevé sa force de résistance ?

Dès son jeune âge, Léopoldine Kulka s'était sentie appelée à travailler à la libération de ses semblables. C'est surtout à ce point de vue qu'elle envisageait le mouvement féministe et lui prêtait son appui. Elle fit de bonne heure la connaissance d'Augusta Fickert, la fondatrice de l'Association des Femmes autrichiennes, et lui voua bientôt une chaude amitié. A l'exemple de cette femme extraordinaire, qui défendait les idées qu'elle tenait pour justes avec une persévérance incomparable, sans se soucier des haines ou des faveurs de la multitude, elle devint une personnalité fortement marquée, tournée tout entière vers l'idéal qui brillait devant ses yeux et auquel elle se consacrait sans défaillir. Ni l'une ni l'autre n'ont été capables de compromis et n'ont hésité à faire passer les intérêts supérieurs avant toutes les considérations personnelles.

Quand on approchait pour la première fois Mme Kulka, cette femme si petite et si frêle, on ne se doutait pas de la vigueur, de la ténacité et de la vaillance qui faisaient d'elle un être si exceptionnel. Elle a pu paraître inflexible et opiniâtre à ceux qui jugent avec légèreté et ne comprennent pas que l'on sacrifie avantages et succès à la poursuite d'un but plus élevé. Que de fois n'avons-nous pas entendu dire « qu'il n'y avait rien à faire avec elle » ! Et l'on perdait son temps en effet lorsqu'on prétendait l'amener à des concessions ou la faire transiger sur ses principes. Elle gardait d'ailleurs une attitude plutôt réservée lorsqu'il s'agissait de questions qu'elle ne regardait pas comme importantes. Mais elle prenait avec d'autant plus d'ardeur fait et cause pour tout ce qui pouvait faire progresser l'œuvre d'émancipation et d'amélioration qui constituait proprement son champ de travail. C'est là qu'elle a semé sans compter les idées originales et su stimuler les énergies.

Il va de soi qu'une individualité aussi arrêtée ne pouvait se contenter des sentiers battus et devait se frayer sa voie à elle à travers tous les obstacles. De même que le groupement qui l'avait placée à sa tête, Mme Kulka s'était rangée à l'extrême